

Itinéraires d'un pragmatiste

Autour d'Isaac Joseph

Isaac Joseph est décédé le 10 février 2004. Ce livre d'hommages issu en partie de deux journées d'études organisées par l'Association française de sociologie et la RATP est l'occasion d'évoquer des moments passés avec Isaac Joseph, mais surtout de montrer comment sa compagnie intellectuelle, son magistère ou son art de la conversation ont pu déplacer le regard et l'écoute. Comment la lecture de ses textes avait bousculé des habitudes de pensée, comment son enseignement avait été décisif, fort et marquant.

Ce livre d'hommages accompagne le recueil de textes d'Isaac Joseph, *L'Athlète moral et l'enquêteur modeste*, qui paraît simultanément aux éditions Economica, dans la même collection.

* * *

Daniel Cefai est maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre et chercheur à l'Institut Marcel Mauss, École des Hautes Études en Sciences Sociales. Il a coédité avec Isaac Joseph: *L'Héritage du pragmatisme, Conflits d'urbanité et épreuves de civisme* (Éditions de l'Aube, 2003) et publie *Pourquoi se mobiliser? Théories de l'action collective* (La Découverte, 2007).

Carole Saturno est éditrice et auteur pour la jeunesse.



9 782717 853711

ISBN 978-2-7178-5371-1

34 €

Collection **ÉTUDES SOCIOLOGIQUES**
dirigée par Jean-Philippe Heurtin et Danny Trom

Daniel Cefai
Carole Saturno

Itinéraires d'un pragmatiste

E

sous la direction de
Daniel Cefai
Carole Saturno

Itinéraires d'un pragmatiste

Autour d'Isaac Joseph

Collection
ÉTUDES SOCIOLOGIQUES

ECONOMICA

ÉTUDES SOCIOLOGIQUES

Collection dirigée par
Jean-Philippe HEURTIN et Danny TROM

Depuis une dizaine d'années la sociologie a connu en France d'importantes transformations. Celles-ci sont largement redevables de l'ample processus d'hybridation disciplinaire que connaissent les sciences sociales ainsi que d'une revitalisation du dialogue entre sociologie, épistémologie des sciences sociales et philosophie. Manifestant une créativité inédite, des travaux, trop souvent dispersés, ont ainsi peu à peu profondément renouvelé l'approche des objets de la sociologie, ses méthodes et l'horizon de sa scientificité. La collection « Etudes Sociologiques » est conçue comme un lieu d'exposition de cette inventivité conceptuelle et comme un espace de mise à l'épreuve empirique de sa pertinence.

Ouvrages déjà parus :

CEFAÏ Daniel et SATURNO Carole (sous la direction de), *Itinéraires d'un pragmatiste – Autour d'Isaac Joseph.*

CONEIN Bernard, *Les sens sociaux – Trois essais de sociologie cognitive.*

FRANÇOIS Pierre, *Le monde de la musique ancienne.*

JOSEPH Isaac, *Météor – Les métamorphoses du métro.*

JOSEPH Isaac, *L'athlète moral et l'enquêteur modeste.*

LUHMANN Niklas, *La confiance – Un mécanisme de réduction de la complexité sociale.*

PIETTE Albert, *Le fait religieux.*

OGIEN Albert et QUÉRÉ Louis (sous la direction de), *Les moments de la confiance – Connaissance, affects et engagements.*

SCIARDET Hervé, *Les marchands de l'aube.*

sous la direction de
Daniel Cefai
Carole Saturno

Itinéraires d'un pragmatiste

Autour d'Isaac Joseph

 ECONOMICA

49, rue Héricart, 75015 Paris

Si tu vas à Rio !

L'expérience brésilienne d'Isaac Joseph

Marco ANTONIO MELLO, Licia VALLADARES,
Roberto KANT DE LIMA, Felipe BEROCAN VEIGA¹

En seize ans, de 1988 à 2004, Isaac Joseph s'est rendu cinq fois au Brésil. Y séjournant plusieurs semaines et parcourant de nombreuses régions de ce pays à la taille d'un continent, il y a noué de profondes relations avec collègues et étudiants et développé avec ses amis brésiliens un réseau d'échanges académiques et de recherche. Ce sont ces interactions qu'on abordera ici, appuyés sur des témoignages de chercheurs et étudiants brésiliens. Nous le ferons en présentant au lecteur une perception d'ensemble de ces interactions académiques distribuées et organisées en quatre moments : la découverte du Brésil et le tissage d'un premier réseau d'amitiés ; la coopération universitaire à travers le programme CAPES-COFECUB ; le travail d'expertise et, enfin, le développement d'amitiés et l'engagement avec les étudiants sur place.

L'étranger à la découverte du Brésil

Le premier voyage d'Isaac Joseph au Brésil remonte à 1988, à l'occasion de la conférence « Urban Restructuring: Trends and Challenges », organisée par le comité de recherche *Urban and Regional Development* de l'Association Internationale de Sociologie. Accueilli par l'Institut Universitaire de Recherches de Rio de Janeiro (IUPERJ), coordonné conjointement par Edmond Préteceille et Licia Valladares, le colloque avait lieu à Rio de Janeiro. Isaac Joseph avait été invité à participer à une séance sur la violence urbaine et à faire en plus de petites conférences auprès d'autres unités d'enseignements et de recherches. Il semble que cette première expérience fut déterminante pour la suite de l'histoire des rapports entre le sociologue et le Brésil. Une forte complicité s'est alors nouée avec quelques collègues brésiliens. Dès

▲ 1. Respectivement : Université fédérale de Rio de Janeiro et Université fédérale fluminense, Niteroi ; Université de Lille et IUPERJ, Rio ; Université fédérale fluminense, Niteroi ; Institut Candido Mendes, Rio.

cette première visite, la ville de Rio de Janeiro, ses habitants et figures populaires ont fait une forte impression sur Isaac Joseph : les couleurs, les contrastes dans l'espace social et dans l'espace public, la pauvreté, la joie, les corps se côtoyant, la jeunesse de la population. Il était prêt à tout voir, tout savoir. Fin observateur, une coïncidence heureuse lui a permis d'entrer en contact avec « les coulisses » - ce que tout anthropologue souhaite trouver pendant ses recherches.

À l'occasion du colloque et des séances sur la violence urbaine, un des participants a présenté son travail sur la police brésilienne, fondé sur une riche ethnographie qu'il venait d'analyser dans sa thèse de doctorat à Harvard. C'était Roberto Kant de Lima, professeur de l'Université Fédérale Fluminense (UFF). Après la séance, Kant, en réponse à des objections non pertinentes qui lui furent adressées, a invité quelques collègues à une inhabituelle visite d'un Commissariat de police qui se trouvait à proximité, juste à côté du bâtiment de la salle de conférences. Une manière de dissiper les doutes qui avaient été soulevés, au lieu de se perdre en répliques ennuyeuses sans ancrage empirique. Animé par cette invitation en forme de provocation, Isaac Joseph était de ceux qui sont partis au Commissariat, où évidemment le *delegado* (commissaire de police) ne se trouvait pas. Malgré une certaine résistance du policier de garde, le groupe est entré et tous ont pu voir les procédures et les conditions matérielles de détention des délinquants - la *cadeia*, les cellules du Commissariat.

Ce premier contact avait passionné Isaac Joseph. À partir de ce moment le sociologue et l'anthropologue ont engagé une conversation animée, amenant Kant à inviter son collègue à passer le week-end de l'autre côté de la baie de Guanabara, à Niterói. La ville est la porte d'entrée d'une région lacustre où sont disséminées quelques-unes des plages les plus recherchées par les classes moyennes et aisées de Rio. À la plage d'Itaipu, Kant a présenté à Isaac Joseph les pêcheurs qui avaient été les personnages de son ethnographie réalisée dans les années 1970. Il rencontre aussi à cette occasion Marco Mello, ethnologue qu'il avait croisé précédemment à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ). Lui aussi deviendra un ami et effectuera des années plus tard un séjour académique et de recherche en France, réalisant alors un travail sur le quartier parisien de Belleville.

À cette époque, Isaac Joseph était encore lyonnais, mais travaillait déjà en collaboration avec la RATP. Il évoquait ses travaux sur le métro parisien, son intérêt pour l'espace public, sur l'incivilité. Évidemment, il était aussi question de l'École de Chicago, de Park et Simmel à Goffman et Becker. Dans ses bagages, il avait apporté une cassette vidéo sur le métro de Paris et son livre, co-dirigé avec son collègue Yves Grafmeyer, sur l'École de Chicago.

Isaac Joseph : coopération internationale et expertise de la « chose publique »

Ce premier voyage a inauguré les suivants. Ces premiers liens personnels et professionnels avec un groupe de chercheurs brésiliens ont fini par abou-

tir, quelques années plus tard, à une collaboration systématique et enrichissante pour les deux parties. C'est dans ce cadre plus formel que les relations entre Isaac Joseph et le Brésil se sont officiellement développées. Un dispositif institutionnel permet de tels échanges : les accords interuniversitaires CAPES-COFECUB entre le Brésil et la France. Ils visent à stimuler la formation et les échanges académiques autour de problématiques communes dans plusieurs domaines scientifiques. Sur la suggestion initiale de Roberto Kant de Lima, qui voyait en Isaac Joseph un partenaire potentiel, et qui voyait aussi dans une coopération internationale la possibilité de consolider le programme d'anthropologie de l'UFF, un accord intitulé *Espace public, conflits et démocratie dans une perspective comparée* fut établi entre l'université de Paris X-Nanterre, l'UFF et l'IUPERJ. À partir de 1998, des missions de courtes et longues durées ont eu lieu dans les deux sens, entre les deux pays, aboutissant à la construction d'une relation académique solide autour d'Isaac Joseph qui, bien qu'il ne fût pas le seul, en était sans doute le personnage central. De son côté, Daniel Cefai, collègue d'Isaac Joseph à Nanterre, avait coordonné de 1997 à 2001 un programme d'échanges avec Vera da Silva Telles, Maria Célia Paoli et Cibele Risek, de l'Université de São Paulo, amenant ainsi le versant *paulista* dans le réseau.

Par la suite, Isaac Joseph s'est rendu au Brésil en 1998, dans le cadre de l'accord qui venait d'être inauguré, et en 1999. Il séjourne à Rio avec Martine Segalen, la directrice du département de sociologie de l'université de Paris X-Nanterre. Mais il va aussi à Salvador de Bahia et participe au séminaire international sur le pouvoir local organisé par Tânia Fisher, directrice du *Programa de Desenvolvimento e Gestão Social*. Il y présente la communication « Gare du Nord - Interconnexions et Réseaux ». Il revient à nouveau à Salvador en 2000 et 2001, invité par Anete Leal Ivo, directrice du Centre des Ressources Humaines de l'Université de Bahia. À Rio de Janeiro, ses points de chute sont non seulement l'UFF mais aussi l'IUPERJ, ainsi que deux importants instituts d'enseignement et de recherche de l'UFRJ : *Instituto de Filosofia e Ciências Sociais* (IFCS) et *Instituto de Pesquisa e Planejamento Urbano e Regional* (IPPUR).

Cependant, le moment fort de sa reconnaissance dans la communauté académique des chercheurs en sciences sociales brésiliens a été sa participation à une table ronde organisée dans le cadre du thème « L'École de Chicago, son impact au Brésil et en France » au 23^e congrès annuel de l'Association Brésilienne des Pós-Graduações en Sciences Sociales (ANPOCS), le plus important meeting professionnel du genre au Brésil et dans toute l'Amérique latine. Devant un auditoire nombreux, parmi plus de 300 chercheurs, Isaac Joseph présenta sa lecture originale de la contribution de l'École de Chicago pour le champ des théories sociales et de la recherche sociologique proprement dite, aux côtés de Licia Valladares, Gilberto Velho, Juarez Brandão Lopes et Mario Eufrazio. L'intérêt qu'il a éveillé à cette occasion a ouvert les portes des éditeurs universitaires et des organismes de financement pour les premières publications au Brésil des traductions de ses travaux. En 2000 est traduit, par les soins de Cibele Saliba Risek, son livre *Erving Goffman et la*

microsociologie. Il accorde un long entretien à la revue *BIB* sur l'École de Chicago et sa réception en France. Ses publications au Brésil comptent trois autres textes : « Gabriel Tarde : le monde comme féerie », « Paysages urbains, choses publiques » et « Du bon usage de l'École de Chicago »¹.

Isaac Joseph a joué plus qu'un simple rôle d'interlocuteur. Il a en outre ouvert les portes à de nombreux chercheurs brésiliens, comme un vrai bâtisseur de réseaux d'amitié. Il nous a montré ses terrains de recherche et nous a présenté à ses collègues du département de sociologie de Paris X-Nanterre, de l'IPRAUS-CNRS, du GSPM-EHESS, du LAMES-MMSH et de la RATP. Il a souvent ouvert son carnet d'adresses pour aider les collègues à établir des contacts avec d'autres chercheurs français ne travaillant pas nécessairement dans les institutions ou sur les thèmes de recherche auxquels il était directement attaché. Mais sans aucun doute, c'est le colloque qui s'est tenu à Cerisy-la-Salle, en juin 1999 sur le thème « Cultures civiques et démocraties urbaines », qui a été l'événement catalyseur pour les Brésiliens. Organisé par Isaac Joseph et Daniel Cefaï, ce colloque était l'aboutissement des deux conventions avec le Brésil qu'ils avaient chacun coordonné du côté français. Les organisateurs voulaient y débattre des liens entre espace public urbain, politique urbaine et action collective et avaient invité, outre les Brésiliens et les Français, tout un réseau de chercheurs de différents pays, parmi lesquels des Nord-Américains, des Colombiens, des Mexicains, des Vénézuéliens, des Italiens... C'était, à l'égard des Brésiliens, une forme amicale de contre-don à l'accueil reçu au Brésil. Le thème du colloque - « le devenir urbain du politique, le devenir urbain de la démocratie, la constitution pluraliste du public » - était d'ailleurs au centre des préoccupations de plusieurs des participants brésiliens. Ceux-ci étaient venus en nombre : six enseignants de l'UFF, un de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro, deux de l'Université de Bahia et quatre de l'Université de São Paulo.

La publication du livre issu du colloque, *L'Héritage du pragmatisme : Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, témoigne de l'amitié intellectuelle portée par les éditeurs à leurs partenaires brésiliens. Les efforts d'Isaac Joseph pour diffuser les travaux des Brésiliens apparaissent aussi dans plusieurs numéros des *Annales de la recherche urbaine* et de la revue *Communications*. En les invitant systématiquement à se joindre à des jurys de thèse, à intervenir dans des séminaires, à participer à des colloques et à effectuer des conférences, il exprimait sans équivoque son amitié et son respect envers ses collègues brésiliens, en les intégrant autant que possible à la vie académique de son pays.

Dans le cadre de la Convention CAPES-COFECUB, plusieurs enseignants-chercheurs de l'UFF ont pu séjourner en France, comme Roberto Kant de Lima, Marco Antonio Mello, Laura Graziela Gomes, Delma Pessanha Neves, Simoni Lahud Guedes et Ari de Abreu Silva. Un certain nombre de Français,

grâce à cette convention ou à d'autres accords de coopération, ont noué des liens étroits ou même voyagé au Brésil pour y donner des conférences et participer à des séminaires : Martine Segalen, Daniel Cefaï, Marc Breviglieri, Dominique Vidal, Michèle Jolé, Roselyne de Villanova, Samuel Bordreuil, Jean-Pierre Assoun et Anne Raulin. Et de nombreux étudiants de doctorat de l'IUPERJ et de l'UFF ont depuis pu obtenir des bourses-sandwich d'une année pour aller étudier à l'Université de Paris X et à l'EHESS : Vicente Riccio, Vânia Morales Sierra, Renata Luzia Feiral de Oliveira, João Roberto Lopes Pinto, Maria Guiomar da Cunha Frota pour l'IUPERJ ; Alexandre Werneck pour l'UFRJ et Patrícia Brandão Couto, Kátia Sé Mello, Soraya Simões, Fábio Reis Mota, Leticia Luna Freire et Felipe Berocan pour l'UFF.

La Convention a été renouvelée en 2003 autour d'un nouveau projet intitulé : « Sociologie de l'expérience privée et publique au Brésil et en France. La république au quotidien : conflits sociaux, engagements associatifs et épreuves personnelles », rassemblant en plus Michel Misse et Luis Antônio Machado da Silva. L'enquête qui traite des dynamiques d'engagement collectif, des formes de justification publique et des dispositifs d'action publique est confrontée à l'épreuve d'une sociologie de l'expérience quotidienne, des sentiments moraux et des droits ordinaires, bref, une microsociologie appliquée à des terrains brésiliens les plus divers, menés par des chercheurs et étudiants du *Núcleo Fluminense de Estudos e Pesquisas* (NUFEP/ICHS-UFF), du *Laboratório de Etnografia Metropolitana* (LeMetro/IFCS-UFRJ) et du *Núcleo de Estudos da Cidadania, Conflito e Violência Urbana* (NECVU/IFCS-UFRJ), sous les coordinations respectives de Kant, Mello et Misse.

Lors de son dernier séjour à Rio, en août 2001, il avait passé de nombreuses journées à l'Université, au NUFEP et au LeMetro, écoutant avec attention les étudiants de Kant et de Mello et discutant de leurs thèmes de recherche. En outre, il avait passé de nombreux après-midis et soirées avec eux. À Arraial do Cabo, un ancien village de pêcheurs à quelques heures de Rio, évoquant avec Ronaldo Lobão les questions environnementales. Avec Paulo Thiago de Mello dans les *botequims*, ces bistrotis cariocas qui avaient fait l'objet de son travail d'ethnologue. Avec Soraya Simões qui lui avait fait découvrir les quartiers de la prostitution à Vila Mimosa où elle développait son travail d'ethnographie. En compagnie de Felipe Berocan fréquentant le quartier de la Lapa et le marché de São Cristóvão, en quête d'ambiances urbaines de la ville. Avec Mello dans le quartier de Catumbi et le marché de Madureira - ses thèmes de recherche en urbanité depuis les années 1970. Avec Kant et Ricardo Maciel, enfin, visitant Itaipu, un village de pêcheurs, et examinant son projet de réserve naturelle maritime.

Les séjours s'étaient multipliés mais jusque-là, Isaac Joseph n'avait pas écrit sur le Brésil. L'occasion lui en fut donnée lors de sa dernière visite au pays au cours de l'été 2001. Sur l'initiative de Carlos Vainer, professeur à l'IPPUR, Isaac Joseph fut invité à « expertiser » l'espace public à Belém (capitale du Pará, qui fait partie de l'Amazonie brésilienne), dans le cadre du programme de démocratie participative lancé par la mairie (dirigée par un maire issu du Parti des Travailleurs, ancien étudiant de l'IPPUR). Ce texte, « Belém :

▲ 1. Joseph I., « A respeito do bom uso da Escola de Chicago », in L. Valladares (ed.), *A Escola de Chicago : Impacto de uma tradição no Brasil e na França*, Belo Horizonte, Editora UFMG, Rio de Janeiro, IUPERJ, 2005, p. 93-128, précédé de L. Valladares, R. Kant de Lima, « Entrevista com Isaac Joseph », p. 69-92.

paysage urbain, chose publique », écrit en collaboration avec Carole Saturno, a fait l'objet d'une traduction récente en portugais¹. Isaac Joseph n'avait accepté cette mission qu'après avoir séjourné plusieurs fois au Brésil : il avait appris à décoder les usages de la plage ou ceux de la police, était au fait des problèmes de protection de l'environnement, du fonctionnement des services publics et avait lu attentivement les travaux des chercheurs brésiliens. La mission menée avec Carlos Vainer avait pour objectif d'explorer les possibilités d'une contribution sociologique au travail engagé par la mairie de Belém dans le cadre de sa politique de gestion municipale démocratique, sur différents espaces publics de la ville : le marché *Ver-o-Peso*, plus grand marché aux poissons d'Amérique Latine, installé dans un bâtiment datant de l'âge d'or de la ville amazonienne, au temps de la richesse liée à l'exploitation du caoutchouc ; et l'ancien quartier des docks, aujourd'hui converti en centre commercial chic, *Estação das Docas*.

Pour la première fois, cette mission de « recherche-action » avait permis à Isaac Joseph de rencontrer des élus locaux brésiliens et des responsables d'aménagement public. Reçu par le maire, il avait pu mesurer les ambitions de la démocratie participative à la brésilienne, Belém étant l'une des villes-pilotes en matière de budget participatif. Chaque projet était discuté localement dans les quartiers. Ainsi, se posait la question de savoir comment réhabiliter le marché, inscrit au patrimoine de l'UNESCO, en associant les habitants dont beaucoup, dans les quartiers défavorisés des bords du fleuve, les *baixadas*, n'avaient même pas l'eau courante. De même, comment réhabiliter les anciens docks pour en permettre l'accessibilité au plus grand nombre ? Est-ce que la construction d'un centre commercial chic, protégé par de hautes grilles, dos à la ville et à ses réalités, était la meilleure manière de restituer la ville à ses usagers ? Face à ces contradictions, Isaac Joseph posait la question de l'accessibilité, de la frontière public/privé, de la production du paysage, des usages et de l'hospitalité.

Avec ce travail, Isaac Joseph a pu mettre en application certaines de ses idées et compétences, sa capacité d'observation et d'analyse tout en rajoutant une touche de réflexion comparative internationale. La lecture du texte nous apprend que même dans son rôle d'expert ou de consultant, il reste toujours critique, dans une posture de chercheur indépendant et d'observateur attentif.

Journal de voyage. Parcours et impressions d'Isaac Joseph à Rio de Janeiro et Niterói

Armé de bonnes dispositions et d'un grand intérêt pour le quotidien urbain, Isaac Joseph a commencé à visiter les endroits où ses collègues réalisaient leurs recherches. Ces séjours sur le terrain en compagnie des étu-

▲ 1. Joseph I., « Belém : paisagem, coisa publica », *Cadernos IPPUR*, « In memoriam Isaac Joseph », Rio de Janeiro, UFRJ, vol. XVIII, 1 et 2, 2004, p. 41-90, précédé de C. Vainer, « Apresentação », p. 33-39.

dians sont devenus, au fil des ans, des activités régulières durant ses voyages au Brésil. Il y trouvait une ambiance accueillante qui le mettait à l'aise, faisant ainsi du travail académique une activité agréable comme le laissait transparaître son expression de contentement. Il se montrait admiratif de la diversité des thèmes et des champs empiriques auxquels se dédiaient ses collègues, comme en témoignent les notes de terrain et cahiers de ces rencontres, laissant entrevoir les ambiances, les scènes urbaines, les observations et la teneur des bonnes conversations échangées.

Le grand marché de Madureira

Dans la zone nord de la ville, région pratiquement jamais fréquentée par les étrangers de passage à Rio, se trouve le populaire grand marché de Madureira, qu'Isaac Joseph a connu en 1998 en compagnie de Mello. Réputé avec orgueil par ses commerçants comme « le mètre carré commercial le plus cher de Rio », le grand marché est lui-même une espèce de centre de pèlerinage du « povo-de-santo », du nom des adeptes des religions afro-brésiliennes. On y effectue les achats pieux des objets nécessaires et incontournables pour la réalisation des rituels qui constituent la complexe et raffinée liturgie des « candomblés », dont les lieux de culte se trouvent éparpillés dans toute la circonscription religieuse.

Cet important marché avait déjà fait l'objet, quelques années auparavant, d'une ethnographie réalisée par Mello, Arno Vogel et José Flavio Pessoa de Barros. Isaac avait lu *Galinhã d'Angola (La pintade : initiation et identité dans la culture afro-brésilienne)*, mais on ne pouvait pas dire que la thématique de la religion l'enthousiasmait. Néanmoins, intéressé par la ville et par ses points excentrés, il accepta l'invitation à visiter le terrain de recherche de son collègue. Incertains quant au choix du lieu pour cette première sortie, Mello a d'abord imaginé que son invité pourrait se sentir mal à l'aise. Mais originaire du Caire et habitant à Belleville, cet environnement non seulement ne lui était pas étranger, mais l'attirait particulièrement. À la surprise de son collègue, Isaac se déplaçait avec un naturel absolu au sein du marché. Rien ne semblait lui être étranger. La différence, peut-être, serait l'inflexion du modèle religieux dominant dans l'économie de ce grand marché urbain, fréquenté par des « *ebômins*, *iaôs* et *abiãs* », beaucoup d'entre eux membres cultivés de cette bourgeoisie noire carioca, fidèle aux traditions afro-brésiliennes.

Isaac ne s'embarassait pas de précautions à parcourir les allées du marché, filmant tout, sans aucune gêne, produisant des images de son organisation et de sa structure interne, devenues de précieux documents depuis, étant donné que l'édifice a été détruit par un incendie en janvier 2000. Au centre d'un ensemble d'environ 300 boutiques et d'approximativement 80 000 visiteurs par jour, il a pu constater la vitalité de cette économie, non seulement par la variété et la quantité des produits offerts, mais également par la richesse de l'artisanat liée à la symbolique des « *orixás* » et de l'éventail de consommation des exigeants membres de cette « petite cour »

que sont les « *terreiros de candomblé* ». Il se répandait en commentaires sur les jeux scéniques des rituels d'interaction qui s'accomplissaient sous ses yeux attentifs et curieux.

L'année suivante, un samedi matin, le 30 octobre 1999, Isaac Joseph est retourné au grand marché, cette fois avec Martine Segalen, sa collègue du département. En compagnie de Mello, Arno et Felipe, l'attention des visiteurs fut captivée par un genre particulier de conflit : les disputes entre d'un côté, les dévots du candomblé et de l'*umbanda*, de l'autre, les fidèles des églises pentecôtistes et néo-pentecôtistes, augmentées par l'arrogance des membres les plus exaltés de l'Église universelle du Royaume de Dieu (*Igreja Universal do Reino de Deus*). Les luttes et processus de conversion et reconversion dans le champ religieux amenèrent beaucoup de propriétaires de magasins à passer la main. « Ils disent que ce ne sont que des choses du démon ! », commentaient-ils, en se référant à l'intolérance des nouveaux convertis. D'autres ont complètement changé de secteurs d'activité en exposant les traditionnelles décorations de fêtes enfantines et d'halloween, en total dissonance avec l'ambiance environnante.

Dans le quartier de Catumbi

Outre la visite au grand marché, Mello proposa à Isaac de connaître à présent les lieux et les acteurs d'un ancien terrain de recherche, entrepris par lui-même et Arno, en 1979, à propos de la forme d'appropriation des espaces publics pour les transformer en des espaces de loisirs, dans un traditionnel quartier carioca. Il accepta l'invitation, et ils allèrent à Catumbi, quartier contigu à celui des affaires au centre de Rio de Janeiro. Comme dans le passé, et avec la certitude qu'il rencontrerait les amis de toujours et les gens qui fréquentaient les cercles animés de discussion, Mello, emmena Isaac à l'*Armazém São José*, à l'angle des rues Van Erven et Emília Guimarães, un des points d'observation de l'activité des rues du quartier. La première rencontre durant cet après-midi excessivement chaud et étouffant viendrait vite dissiper le moindre doute où la moindre incertitude que le sociologue pourrait encore avoir sur l'éventualité d'une visite infructueuse.

Toninho, ancien amphitryon et serveur au comptoir du bar de cette structure qui était dans le passé l'*Armazém*, était heureusement encore là. Il reçut son compagnon ainsi que son invité français à bras ouverts. Isaac Joseph avait déjà lu *Quando a Rua Vira Casa* (*Quand la rue devient la maison*), et donc l'ambiance urbaine de Catumbi ne lui était pas totalement inconnue. En plus du livre, le sociologue avait pris connaissance de la mobilisation politique des résidents de ce quartier et de la création, à la fin des années 1960, en pleine dictature militaire, d'une association d'habitants qui avait réussi à modifier la législation fédérale brésilienne, à propos des coopératives d'habitat, devenant l'un des plus importants mouvements sociaux urbains du pays.

L'occasion lui offrait maintenant, plus que l'exercice imaginaire de la lecture du texte ethnographique, avec ses dessins et photos, qui avait tant cap-

tivé son attention des années auparavant, l'opportunité d'intégrer l'authentique symposium des notables du quartier. Boire, grignoter et discuter sur le quartier et la ville le rapprochait de ses habitants, de ses personnalités publiques talentueuses, de ses formes de sociabilité citadine et de la pertinence de leurs revendications et indignations morales, face à de désastreuses interventions autoritaires en matière d'urbanisme. Une situation inhabituelle réveilla le sociologue, l'arrachant à un assoupissement dû au voyage de retour de Madureira. Durant les présentations enjouées du retour de Mello dans le quartier, Toninho, en béquilles, était retourné chez lui et avait rapporté son propre exemplaire du livre dédicacé. Il commença à discuter du quartier de façon animée, comme c'était souvent le cas. Dans le bar, Toninho feuilletait les pages et commentait les photographies et les dessins évocateurs des ambiances de l'*Armazém* d'antan : le bar, la petite armoire, la réserve des denrées. Au milieu de la conversation, Toninho déclara qu'il connaissait la France. Mello s'en est troublé, imaginant que c'était peut-être là une façon détournée de faire plaisir et d'accueillir l'étranger. Mais l'histoire était vraie, et allait rapidement devenir magnifique. Dès qu'ils eurent vendu le vieil *Armazém*, les anciens propriétaires portugais décidèrent de visiter « la terre natale ». Dans un geste de gratitude pour toutes les années de loyauté de l'employé et ami, ils offrirent à Toninho de les accompagner dans un voyage en l'Europe. À cette époque, Mello n'était pas encore allé dans le pays de son collègue français, mais son témoin décrivait les lieux et racontait des histoires sur Paris avec le naturel d'un réel connaisseur, en intrigant, à chaque épisode de sa narration, l'ethnologue resté bouche bée. Isaac avait, encore une fois, tout filmé et photographié, manifestant son plaisir de la visite du Catumbi et des relations de camaraderie établies sur le terrain par son collègue. À la sortie de l'*Armazém* il commentait : « Tu dois avoir réellement fait un bon travail ethnographique ici, car les gens se souviennent de toi avec tendresse. »

Féerie carioca : une nuit à la Lapa

En 1999, en imaginant les parcours d'un nouveau voyage d'Isaac Joseph au Brésil, on a pensé qu'il serait fondamental de lui présenter les nuits de la Lapa, cœur bohémien de la ville, quartier du centre de Rio de Janeiro, révéral par des chroniqueurs de différentes époques, comme João do Rio et Mário Lago. Immortalisé dans la chanson populaire brésilienne, c'est peut-être pour cela un lieu saturé d'imaginaire urbain, auquel correspond un *éthos*, un style dépouillé, une manière de vivre et même jusqu'à une façon de marcher. Retranchement des artistes par sa fréquentation bohème, l'endroit fut comparé à sa belle époque à une espèce de « Montmartre carioca », où cohabitaient et se mélangeaient des catégories sociales très différentes. C'est l'ambiance des personnages comme le voyou et le voleur, du trottoir des travestis, des maisons closes, des hôtels de passe, des garçonnières et des feuilletons des tragédies passionnelles. Son imposant aqueduc, formé par un ensemble de 42 arcs, entoure le décor de la Lapa, qui abrite de nombreux

bars, restaurants, boîtes, salles de spectacles, antiquaires et centres culturels, dans un mélange particulier des formes de divertissement pour cette fois réunis en un même lieu. Avec de nombreux spectacles de rue, des styles de musique différents comme la samba, le hip-hop, le reggae, le rock et la *capoeira*, l'endroit agrège les « tribus urbaines » les plus variées, tout cela dans un périmètre relativement restreint de rues et de pâtés de maisons, dans une atmosphère de diversité culturelle. En même temps, le quartier se situe à la fois à proximité immédiate des temples de la culture classique, comme la salle Cecilia Meirelles, la Bibliothèque nationale, le musée des Beaux-Arts et le Théâtre municipal, réplique de l'Opéra de Paris.

Le 29 octobre 1999, un vendredi soir, après une semaine de travail intensif, Isaac Joseph est sorti avec Licia Valladares, pour connaître les bars de la Lapa avec un groupe d'étudiants de l'UFF et de la UFRJ. Quelques jours auparavant, il avait déjà été dans le restaurant traditionnel *Nova Capela*, fréquenté par des artistes, journalistes et intellectuels, où l'on peut savourer de l'excellente chèvre grillée accompagnée de riz aux brocolis, spécialité de la maison et type de commande obligatoire. Cependant, l'idée était qu'Isaac connaisse de plus près les nuits de la Lapa, et puisse se divertir dans une ambiance musicale et dansante. Cela se passait au moment où il y avait à la Mairie des discussions sur la revitalisation du quartier, cherchant à le redessiner, offrant de nouvelles alternatives de loisirs, durant l'heure de l'apéritif, aux cadres des autorités nationales. La Lapa, ainsi relookée, était supposée exercer une espèce de tropisme sur les hauts fonctionnaires de ce quartier mixte - tandis qu'une discussion polémique battait son plein sur le maintien ou non des habitants sur place. Isaac connaissait bien la question de la rénovation urbaine, puisqu'à la même époque il habitait rue Julien Lacroix en plein cœur de Belleville, quartier de Paris qui a souffert d'une des dernières attaques du jacobinisme urbain !

Le groupe a continué à pied par les rues, en observant les façades des anciennes maisons, et leurs nuances entre décadence et élégance. L'atmosphère produite par les constructions presque en ruines, a cependant suscité de curieux et pertinents commentaires de la part d'Isaac Joseph, au sujet d'une inhabituelle collaboration. Il insistait, en effet, sur le potentiel positif que le dialogue avec les professionnels du théâtre, par exemple, pourrait représenter pour la ville, suffisant pour cela de se rappeler que les interventions raffinées et minimalistes créées par les scénographes et éclairagistes, produisant de nouvelles ambiances, une véritable mise en scène de la ville. Il invitait ses collègues à revisiter le thème de l'éclairage public, mais cette fois-ci, et à la surprise des jeunes sociologues, en passant par l'esthétique des arts scéniques, sans recourir aux clichés idéologiques sur les questions de sécurité et de vigilance.

À un angle de la rue du Lavradio, les étudiants s'animèrent en montrant à Isaac le coin des travestis. Pourtant, ce qui réellement attira son attention fut une « fille de la nuit » en train de danser de façon explosive devant un *juke-box*, à l'entrée d'une salle de billard, avec sa grande salle de jeux aux murs couverts de graffitis dans la rue Riachuelo. Sélectionnant les musiques

électroniques, son interaction avec la machine avec laquelle elle faisait corps était totale - faisant *semblant* dans cet espace public, indifférente aux piétons qui observaient cette espèce de représentation bien étudiée de soi. Cherchant à atteindre la place de la Lapa, le groupe traversa les arcs de l'antique aqueduc, désormais réduit à un simple support pour la ligne du tramway de Santa Teresa, vestige de l'ancien et populaire moyen de transport qui jadis dominait le paysage urbain carioca. Par là, seul ou en groupe, des gens venant de toutes parts, dans des costumes très variés et extravagants, circulent, se défont et se concentrent dans la drague devant les salles de spectacle et sur les pistes de danse, comme la populaire salle de forró *Asa Branca* et, fréquenté par le public homosexuel, le vieux *Cabaré Casanova*, tenu pour le premier du genre en Amérique latine.

La rue Joaquim Silva, pleine de bars et de vendeurs ambulants réservait une agréable fin de soirée, exactement comme les étudiants avaient programmé d'offrir au sociologue. En parcourant son tracé tortueux, dans un décor évoquant en tout point les ambiances des romans d'Émile Zola, de nouveaux bars à la mode se mélangeaient aux anciennes habitations communes, aux bordels, aux hôtels de rencontres bons marchés, aux petites officines, aux charbonnières qui continuaient à fonctionner à pleins poumons au cœur de la ville. Au *Semente*, le spectacle musical et dansant ne commencerait que vers 23 h. Et, de la samba à la salsa, le modeste établissement se transformait à la faveur des rythmes et des chorégraphies, promouvant tous les vendredis une « nuit caribéenne » décontractée qui ne s'achèverait qu'à une heure avancée de la nuit.

Nuit de samba à Niterói

Deux jours après l'inoubliable visite à la Lapa, un dimanche soir, Isaac Joseph fut invité à connaître une *roda de samba* au *Candongueiro* à Niterói, ville liée à Rio de Janeiro par le pont qui traverse la baie de Guanabara et qui entretient avec cette ville une relation spéculaire, puisqu'elles ne cessent de s'observer par-dessus la baie. C'était le 31 octobre 1999 et en notre compagnie se trouvait Michel Misse et Jorge da Silva. Malgré la difficulté pour y accéder et la distance, qui implique des déplacements toujours compliqués, le *Candongueiro* est considéré comme la meilleure salle de samba de Rio. Les lieux sont loin de tout, dans une maison retirée, sur la vieille route de Maricá, dans la région montagneuse de Niterói. Elle maintient une ressemblance voulue avec l'ambiance des lieux des *terreiros de candomblé*, restreints aux initiés et à ceux qui connaissent le chemin. C'est pourquoi ceux qui fréquentent les lieux se sentent des privilégiés simplement par le fait d'être là, et ils réagiraient à n'importe quel type d'altération qui menacerait cette apparente exclusivité.

Au *Candongueiro*, la samba ne commence que vers 22 h 30, mais la salle commence à se remplir bien plus tôt. Les va-et-vient constants créent une proximité physique entre les corps des habitués, musiciens et serveurs, donnant aux lieux l'informalité caractéristique des *rodas de samba*. La dis-

position des tables, chaises, instruments de musique et amplificateurs est toujours en train de se faire et de se refaire, comme s'il n'y avait pas d'espace préalablement délimité. Le point culminant des représentations est pourtant attendu avec impatience, alors que les groupes de musiciens s'entraînent à la virtuosité des *cavaquinhos*, guitares et tambourins animent le public. De grands artistes sont spécialement invités et ne se présentent habituellement qu'après minuit, sans horaires fixes. Le mot samba fait référence, en même temps, à ce type d'ambiance particulière et au genre musical considéré comme l'expression maximale de la « brésilianité ». À la recherche d'authenticité, par exemple, s'est créée l'expression « *samba de raiz* », en nette opposition au succès du « pagode », considéré impur à cause de ses concessions à l'industrie culturelle, de son instrumentation principalement électronique, de l'apparence visuelle de ses groupes et du romantisme mielleux de ses paroles et de ses mélodies. En réponse à la recherche d'une supposée « pureté culturelle », il se dit, ironiquement, que « *quem tem raiz é mandioca* » (« c'est le manioc qui a une racine ») !

L'idée d'un « monde de la samba » renvoie à Howard Becker et à son concept de « mondes de l'art », approprié à la complexité de ce domaine. Dans une *roda de samba*, par exemple, se révèlent des clivages et des conflits de ce monde en rien homogène. N'importe quelle faiblesse dans le répertoire ou dans l'instrumentation pourrait appeler des critiques destructrices de la part du public. Mais cela bien évidemment n'arrive pas, puisqu'un certain goût s'impose ici. Sur les murs du *Candongueiro* figurent des dessins encadrés des grandes icônes de la samba, formant une galerie de portraits des héros de ce genre musical carioca des années 1920, qui a depuis conquis le monde. Pour les plus fervents adeptes, qui rendent hommage à la samba « sous forme de prière », comme disait Noël Rosa, c'est une espèce de Panthéon sacré dans lequel figure comme divinité l'invité spécial de cette nuit-là. La maison recevait en effet avec orgueil Dona Ivone Lara, consacrée comme « la grande dame de la samba ». L'artiste a eu le mérite de rompre la suprématie masculine (*androcracia*) de la lignée traditionnelle des compositeurs de *samba-enredo*, lors du lointain carnaval de 1965. Dona Ivone présente un parcours commun à beaucoup d'autres *sambistas*, comme Clementina de Jesus, Cartola et Ismael Silva, débutant tardivement une carrière artistique régulière. Du haut de ses 77 ans, la chanteuse et compositrice était en pleine activité.

Isaac était impressionné par le fait que toutes les personnes présentes chantaient ensemble pendant des heures, formant une harmonie à l'unisson. Les personnes présentes à la *roda de samba*, même les plus jeunes, non seulement partageaient des goûts musicaux mais savaient également toutes les paroles d'un vaste répertoire populaire. Face aux manifestations euphoriques du public et des artistes, Isaac se divertit beaucoup et esquissa même quelques pas de samba. Lui qui se délectait de jazz a demandé pour finir ce que voulait dire « *Candongueiro* ». Felipe Berocan lui expliqua qu'il s'agissait d'un tambour du *jongo*, genre de rythme syncopé, adapté aux *terreiros*, préservé dans la vallée du fleuve Paraíba, cultivé à Madureira, en

écho aux temps de l'esclavage. Deux années plus tard, Carole Saturno, en voyage avec Isaac au Brésil, soulignerait que finalement le dernier disque de Dona Ivone Lara, *Nasci pra sonhar e cantar*, avait été lancé en France sous l'inhabituel titre « *Née pour souffrir et chanter* », remarquant avec ironie : - les Français trouvent peut être que rêver c'est souffrir. Cela doit être un problème psychanalytique !

Isaac Joseph à la plage

Le lendemain du *Candongueiro*, un lundi matin, invités par leurs amis de l'UFF, Isaac Joseph et Martine Segalen retrouvaient leurs collègues pour visiter Itaipu, plage de la région océanique de Niterói. Kant et Solange Creton devaient les conduire jusqu'au lieu où les attendaient Mello, Neiva Vieira da Cunha, ses filles Luísa et Julia, et Felipe. Comme les autres fois, le groupe se rendit directement à la *Casa da Sogra* (« maison de la belle-mère »), un modeste bar en bord de mer appartenant à la sœur de Seu Chico, fréquenté par des pêcheurs et baigneurs, caractérisé par son ambiance décontractée et dépouillée. Ce moment de détente ouvrit une occasion de conversation sur le thème des espaces publics et de leurs usages réglementés par l'État. La mer et les plages, vues sous cet angle, peuvent devenir des lieux de controverse, comme des arènes publiques, mettant ainsi en évidence conflits, disputes et litiges, suscitant une série d'arguments à propos des fondements des droits, des pratiques et de la topique du *public* et du *privé*.

Alors que tous attendaient le déjeuner, le symposium improvisé en bord de mer était attentivement suivi par des pêcheurs que nous connaissions, et intervenant eux aussi en versant au débat leurs considérations et réflexions. Leurs arguments éclairaient pas à pas la discussion, car ils cherchaient à mettre en évidence les difficultés provenant d'une décision juridique disqualifiant leurs formes traditionnelles d'occupation et d'appropriation de la plage, comme un lieu propre aux manœuvres de la pêche et des ressources environnementales de la petite communauté, selon des règles strictes partagées et observées localement. Le *corpus* ethnographique du dénommé « *direito à vez* » (droit du chacun à son tour), par exemple, comme l'avait analysé Kant dans un travail antérieur, témoignait de la finesse du cadre de référence de ces règles invoquées dans les processus de résolution des conflits. C'est en remontant aux fondements de l'intention d'établir une réserve naturelle maritime (RESEX-MAR), qu'émergeait ce type de coutumes particulières qui réglaient les activités de pêche et la diversité des usages du littoral par des artisans-pêcheurs, pour justifier la légitimité de leurs pratiques et savoirs naturels.

Isaac a pu, lors de chaque visite, accompagner le développement de ce processus. Il avait été à Itaipu deux années auparavant, en 1997, avec Kant et Ricardo Maciel, auteur d'une belle photo immortalisant une excursion ethnographique en barque avec Seu Chico, Joël et d'autres pêcheurs, lors d'une visite, pour cette aire de protection environnementale, des limites revendiquées par la communauté. Le sujet reviendrait d'innombrables fois

comme thème de discussion entre les collègues brésiliens et français, principalement en fonction de leurs intérêts de recherche et des événements suscités par le débat public autour de la réalisation des réserves naturelles maritimes le long du littoral brésilien, dont le groupe de recherche du NUFEP était partie prenante en tant qu'organisme consultant. La conversation animée a cependant été interrompue à point nommé par l'arrivée du tant attendu repas de moules et poissons frits, préparé de façon attentionnée en cuisine par Chicaca, et servi par Jeti, la souriante, enjouée et efficace sœur de Seu Chico. L'invitation à une promenade sur la plage et à une baignade apporterait un léger changement dans le registre des impressions, une occasion d'intimité entre les collègues. Longtemps après, Martine Segalen se rappellerait avec tendresse de ces moments, peut-être ceux où elle fut le plus proche de son collègue : « *L'étonnant pour moi est qu'Isaac est lié au Brésil, c'est le moment où je l'ai le mieux et le plus connu. À Paris, nous sommes éparpillés de tous côtés. Ce sont ces promenades avec vous sur la plage qui me ramènent son souvenir.* »

Au coucher du soleil, de retour pour Rio avec Mello, Neiva et les enfants, tandis que Julia et Luísa s'essayaient à quelques notes sur leur flûte à bec, Martine chantonna une version française de la samba *Madureira Chorou*, qui avait eu beaucoup de succès à Paris à la fin des années 1950. Cette samba, composée par Carvalhinho et Júlio Monteiro, avait été enregistrée pour le carnaval de 1958. Malgré la mélodie entraînante, ses paroles étaient lugubres et tristes : « *Madureira chorou/Madureira chorou de dor/Quando a voz do destino/Obedecendo ao Divino/A sua estrela levou.* » C'était un hommage posthume à la vedette Zaquia Jorge, actrice de revues qui avait tragiquement disparu dans les eaux de la Barra da Tijuca. Sa mort prématurée suscita une grande émotion collective. À cette même époque, à Rio, l'équipe française en plein tournage du film *Orfeu da Conceição*, a été séduite par cette musique et en a fait, en total désaccord avec les paroles originales, la version *Si Tu Vas à Rio*, composée avec des paroles de Jean Brousolle et enregistrée la même année, en 1958, par Dario Moreno, « la voix smyrniote de France », jusqu'alors un obscur crooner turco-mexicano-français : « Si tu vas à Rio/ N'oublie pas de monter là-haut/Dans un petit village/Caché sous les fleurs sauvages/Sur le versant d'un coteau. » La chanson eut un énorme succès en France. Vingt-cinq ans après, elle était reprise dans la bande originale du film *Le Bal*, de Ettore Scola. Martine Segalen avait donc raison de se rappeler cette curieuse référence musicale sur la ville.

Une visite à Arraial do Cabo

En mai 2001, Isaac Joseph faisait l'un de ses derniers voyages au Brésil. Comme les autres fois, son emploi du temps était pris par une série d'activités académiques, lesquelles incluaient en plus des rencontres, séminaires et petites conférences, des visites aux endroits où se déroulaient les travaux d'investigations empiriques, présentés à ces différentes occasions par les étudiants et professeurs.

À cette époque le NUFEP avait comme *locus* de recherche, la *Reserva extrativista marinha* (réserve naturelle maritime) de *Arraial do Cabo*, où ses chercheurs participèrent activement au processus de formulation et de consolidation de cette dernière, qui, par décret présidentiel, est devenue la première expérience d'implantation d'une RESEX-MAR au Brésil. Les conflits qui apparurent lors de l'inclusion des pêcheurs dans la sphère de la décision politique comme des porte-voix légitimes et qualifiés de leurs propres intérêts et droits, au nom d'un savoir traditionnel, d'un savoir-faire artisanal et de la conservation du milieu ambiant, constituèrent une authentique et enthousiaste arène publique autour des nouvelles formes de gestion du littoral d'Arraial do Cabo, à 150 km de Rio de Janeiro.

Isaac connaissait bien l'intérêt que ses collègues portaient à la thématique de la pêche et des conflits impliquant des groupes de pêcheurs du littoral *fluminense*. Non seulement ceux provenant de la spéculation immobilière, de la pression du tourisme de masse et de l'expansion des industries navales et pétrolières, mais aussi et surtout les conflits avec la marine nationale, le ministère de l'environnement et les services judiciaires fédéraux, face au refus véhément des artisans-pêcheurs du maintien inadéquat du régime de tutelle de l'État auquel ils étaient soumis, revendiquant, en tant que sujets politiques, la liberté et l'autonomie pour structurer leur propre forme d'organisation et de délibération.

Pourtant, on hésitait à destiner une des dimensions du projet de coopération académique internationale de la convention CAPES-COFEUCUB à l'examen de cette problématique ; car on ne savait pas très bien appréhender comment les éventuels consultants du projet pourraient considérer des promenades en bord de mer comme des lieux et des éléments suffisamment dignes et pertinents de recherche, à propos de l'administration des conflits et de la revendication des droits dans l'espace public.

Ce n'était pas parce que les défis aventureux lui déplaisaient, surtout ceux proposés sur place par ses camarades de recherche. Mais que pourraient bien penser de lui ses taciturnes collègues parisiens, ceux qui peut-être conservaient encore en mémoire l'image vive des paysages idylliques des plages de Cabo Frio, Búzios et des environs ? « - Kant, comment puis-je mettre dans le projet que je vais à la plage ?!?... », observait Isaac, déconcerté. « - Mais tu dois le mettre, Isaac ! », rétorqua son ami, avec une dose d'impatience. Une telle réticence et réserve de la part du sociologue étonnait vivement son collègue et partenaire brésilien. À moins que, conjecturait ce dernier, sous forme de provocation, de telles préoccupations, tant démesurées, étaient dues peut-être à la peur d'être dangereusement identifié dans les milieux de la recherche comme de la flânerie désabusée d'une Brigitte Bardot ! Une hypothèse irréaliste, certainement, mais pas dénuée de charme, de malice et de plaisir, puisque, qui sait, les événements qui ont secoué la région durant l'été 1964, pourraient n'être qu'endormis, *n'est-ce pas, mon vieux* ? Les habitants de Búzios, il est vrai, ont encore parfaitement en mémoire le médiatique séjour de la provocante petite Française sur ses

plages, qu'elle fréquentait alors en compagnie de Bob Zagury, son très envié *boyfriend* marocain-brésilien.

Accablé par son collègue et ami d'arguments en tous genres, qui oscillaient entre pertinence académique et irrévérence brésilienne, Isaac Joseph, finalement convaincu, accepta l'invitation à une visite de travail à l'association de la réserve, l'AREMAC. Ronaldo Lobão, étudiant en anthropologie, qui développait ses recherches pour sa thèse de doctorat dans la région, se rappelle les enseignements de ce voyage durant un bref week-end : « À Arraial do Cabo, nous logions à l'auberge Nautilus. Entre deux conversations avec Isaac, en anglais, présentant les questions auxquelles j'étais confronté sur le terrain, j'ai compris que le temps, l'espace, le savoir, le pouvoir et le conflit pouvaient faire l'objet d'études sérieuses dans une perspective anthropologique. Il écoutait tout attentivement, en dépit de mes difficultés à exprimer ces questions dans une langue étrangère. C'est grâce à ses suggestions que j'ai définitivement incorporé *The Time and the Other*, de Johannes Fabian, à mes lectures sur les liaisons entre temps et pouvoir, mises en évidence dans mon travail de terrain, entre les artisans-pêcheurs. »

À la foire de São Cristóvão

Isaac Joseph revint deux fois au Brésil en 2001, en mai, et juste après avec Carole Saturno, à cheval sur juillet et août. Cette fois, il ne rencontrerait pas Mello, son collègue brésilien, qui était à Paris faisant son terrain à Belleville, engrangeant ses observations, notamment au *Bistrot Le Jardin*, situé au 103 de la rue Julien Lacroix, exactement au rez-de-chaussée de l'immeuble où habitait Isaac à l'époque. Le 12 mai de cette année-là, un samedi soir, Isaac Joseph se rendit avec Felipe à la foire de São Cristóvão, grand marché de la zone nord de Rio de Janeiro où se réunissent les « *paraibas* », population d'immigrés du Nordeste brésilien, associés emblématiquement aux classes populaires, vivants dans les grandes métropoles, fidèles, cependant, à leurs traditions régionales. La foire, sexagénaire, composée de 700 baraques et visitée par environ 450 000 personnes par mois, occupait, de façon précaire, le pourtour d'un gigantesque pavillon, projet de Sérgio Bernardes. L'immense structure, conçue à l'origine pour abriter un centre de conventions et d'expositions, était considérée comme l'un des plus imposants espaces vides au monde, orgueil de l'architecture carioca. En 2003, la foire de São Cristóvão et ses persévérants commerçants ont été définitivement transférés par les autorités municipales à l'intérieur du pavillon moderne, où ils ont reproduit le style de commerce et d'ambiance qui existait extra-muros. La croissance de la foire improvisée à ciel ouvert a donc fini par phagocyter le génie méga-sculptural urbain, converti, après la visite d'Isaac Joseph, en une immense place de marché populaire du Nordeste, en plein Rio de Janeiro.

Ceci ne fut pas un événement isolé, car ces dernières années ont été marquées par la rénovation de différents marchés populaires dans tout le Brésil, répondant à des tentatives gouvernementales d'organiser des espaces publics qui sont traditionnellement dédiés à des pratiques commerciales

spontanées au centre des grandes villes comme Porto Alegre, São Paulo, Salvador, Recife, São Luis et Belém. Ici, à São Cristóvão, à proximité de l'ancien palais impérial de la *Quinta da Boa Vista*, les évocations du monde rural trouvent encore leurs représentations et expressions dans la ville, que ce soit par l'ostensible commerce des chapeaux, sacs et sandales de cuir, des vêtements et accessoires du vacher ou par la multitude d'objets comme les trompes, hamacs, couteaux et canifs. À la luxuriante exposition de ce *shopping paysan*, se joignent toutes sortes de petits plats, sucreries et liqueurs, la variété des *cachaças*, *rapaduras*, farines et viandes qui forment la base de l'alimentation du *sertanejo* durant ses longs voyages. Les plats préparés avec les plus convoitées recettes de la cuisine du Nordeste caractérisent cette grande foire, qui exhale le fort arôme des épices moulues à la demande et le chant des improvisateurs et poètes populaires.

L'attention d'Isaac fut également attirée par la compétition des styles de musique et ses différents publics. On pouvait entendre des genres différents, de la profusion électronique des actuels *forrós* jusqu'au traditionnel « *forró pé-de-serra* », toujours accompagné par un trio formé par accordéon, triangle et *zabumba*. Tout ceci, en passant par les *repentistas* déclamant leurs paroles comme un défi - genre repris en pays d'Oc par les *Fabulous Trobadours* - par le sentimentalisme exagéré des musiques désuètes et par la présence des machines de *karaoké* éparpillées aux quatre coins de la foire, chaque boutique délimitant un environnement singulier de rencontres, sous les précaires toiles de tente. C'était étrange de voir tous ces gens réunis au même endroit, se divertissant après le travail. Isaac appréciait de voir l'envers du Nordeste, qualifié génériquement de « *paraíba* » et associé aux concierges d'immeubles, aux employés de maison et aux ouvriers du bâtiment, réunis dans le grand espace public de la foire, éveillant une curiosité *culte* des jeunes gens de la classe moyenne de la zone Sud de Rio de Janeiro. Dans la *Barraca da Chiquita*, où il était possible de bavarder un peu plus facilement, immergé dans cet univers fascinant, Isaac, avec de nombreux gestes qui évoquaient les images et les sons des feux d'artifices qui, avec effusion, provoquent d'irrésistibles appels aux sens et se déploient en de multiples explosions dans les airs, disserta sur le thème de la *féerie*, en forme d'hommage à Gabriel Tarde.

Carnets de terrain : une rencontre avec les étudiants

À Niterói, dans le cadre du programme de troisième cycle en anthropologie de la UFF, les étudiants proposèrent à Isaac Joseph une rencontre, un séminaire où ils pourraient présenter et discuter leurs travaux ethnographiques. Le 17 mai 2001, un jeudi après-midi, dans la salle 417 de l'IFCS-UFRJ, Isaac a écouté attentivement l'exposé de chaque jeune chercheur sur l'état d'avancement de son enquête de terrain, ne les interrompant que pour un ou deux éclaircissements qui lui permettraient une meilleure compréhension des questions soulevées ici et là, à propos de détails qui lui échappaient. Ces recherches ne lui étaient pas totalement inconnues. À Rio ou à Paris, il était

habitué à partager avec Mello les problèmes auxquels étaient confrontés ses étudiants dans l'élaboration de leurs mémoires et thèses. Manifestant son intérêt et acceptant volontiers l'invitation, le jour dit, il choisit de commencer la séance en disant qu'il mesurait l'importance de l'occasion. En effet, il connaissait bien les difficultés souvent affrontées par les professeurs et étudiants lors de ces sessions presque toujours ardues et délicates, mettant à fleur de peau des susceptibilités, au point parfois de stériliser ce que peut avoir de positif l'engagement dans la conversation, dans ce type de dialogue académique. Il était aussi sensible au fait que cette invitation, lancée par les étudiants, s'inscrivait dans une histoire de respect mutuel, de confiance et d'amitié le liant à ses collègues brésiliens. La discussion avec les étudiants de *post-graduation* de l'UFF était une étape supplémentaire de cette réciprocité cultivée au fil des ans, à Rio-Niteroi et à Paris-Nanterre.

Les discussions, cependant, durèrent bien plus longtemps qu'il avait été initialement prévu. Les exposés allèrent crescendo et chaque fois ils suscitaient des commentaires et observations précises, fréquemment suivies de bordées de références bibliographiques, mais surtout de pertinentes et généreuses suggestions permettant d'affiner le traitement analytique des matériaux ethnographiques. Tous les projets discutés cet après-midi-là étaient d'une certaine façon reliés entre eux et reflétaient les thèmes de recherche partagés par les professeurs et les étudiants de LeMetro, du NUFEP et du NECVU.

Le travail de terrain entrepris par Soraya Simões à la *Vila Mimosa*, une « région morale » des plus problématiques du terrain urbain, offrit d'entrée à Isaac Joseph une occasion exceptionnelle pour présenter non seulement le grand thème de l'écologie urbaine, à la façon de l'École de Chicago, mais aussi l'éclairage que la dramaturgie goffmanienne pouvait apporter à l'ethnographie de ces lieux de prostitution carioca. De plus, il suggéra d'orienter le débat autour de la prostitution au-delà de l'espace écologique, amplifiant la controverse autour de ce cas dans un espace de communication, dans une arène publique où il se constitue comme un problème public. Ses suggestions se préciseraient rapidement, comme il le sera montré plus loin, à l'occasion de la visite qu'il finit par faire, une fin d'après-midi, dans cette « zone » de prostitution.

Grâce à sa qualité de fin observateur de la vie quotidienne, Isaac Joseph donna également à Paulo Thiago de Mello d'innombrables suggestions, durant l'exposé que ce dernier fit sur la fréquentation d'un bar de quartier. Ses commentaires se dirigeaient, didactiquement, vers le point central de l'ardoise, support d'une de ses analyses de prédilection sur la *confiance*, ce puissant dispositif de réduction de la complexité du monde. La dialectique de proximité, réserve et distance qui établit et organise les échelles de familiarité et de retenue, avec ses implications pour le circuit de la confiance dans le commerce de proximité ; la mesure de la civilité ou de l'incivilité, mise en évidence par la coprésence d'hommes et de femmes ; le *display* des clients à la table et au comptoir et sa relation avec les objets et les environnements de l'action ; les relations avec l'entourage et les négociations avec le

voisinage, pas toujours faciles, ni pacifiques ; enfin, le rôle joué par les *Guides* qui restreignent les alternatives et commandent les choix. Tel fut le florilège de suggestions d'Isaac Joseph au jeune et attentif collègue.

L'ethnographie d'un quartier insulaire carioca, menée par Wilma Leitão, a conduit Isaac Joseph à connaître, par personne interposée, l'île de *Paqueta*, et son opposition complémentaire entre *Campo* et *Ponte*, avec toutes les implications sociologiques de cette dichotomie pour la vie des habitants. Cependant, les rivalités cultivées de ces deux « moitiés » ont été bouleversées par une catastrophe écologique – le déversement de plus d'un million de litres de pétrole dans les eaux de la baie de Guanabara, provenant de la fuite d'une raffinerie, l'année antérieure. Isaac attira l'attention non seulement sur le problème de la définition du risque et de l'allocation de la responsabilité, par l'intercession des figures sociologiques du *prophète* et du *dénonciateur*, mais surtout sur la façon dont différents acteurs prennent la parole dans de telles circonstances. Comment ils interviennent dans les différentes arènes publiques, quels sont leurs arguments et comment éventuellement ils se complètent, comment, dans la sphère de la justification, des grammaires sont mobilisées et comment un intérêt général se construit autour des topiques du « patrimoine » ou de l'« environnement », dans des épreuves de justice et de civisme.

Felipe Berocan présenta son étude sur la *Festa do Divino Espírito Santo* (Fête du Divin Esprit-Saint) à Pirenópolis, petite ville du centre du Brésil. La grande célébration religieuse a une longue histoire dont fait partie le conflit entre ses dévots, organisés en confréries, et l'Église Catholique, qui n'accepte pas les formes hérétiques du culte qui sépare les personnes de la Sainte Trinité. L'exposé a porté sur les méandres de l'« Empire du Divin », son caractère hétéroclite, décomposé en trois grandes séquences rituelles. Cependant, les implications de cette manifestation de « catholicisme rustique » transcendent de loin la dimension locale, hissant le drame de Pirenópolis au-delà de la sphère régionale, lui conférant une visibilité médiatique. Le coup d'envoi au tourisme de masse a été favorisé par la récente mise en spectacle de la fête dans un feuilleton télévisé (*novela*) à grand succès. Isaac Joseph a fait le lien avec la « festivalomania » qui fait rage en France et aboutit à une mise en scène de la ville – non seulement l'imaginaire, mais aussi la réelle – et à son organisation de l'hospitalité. Économie et politique, religion et marketing, « tradition » et « modernité », patrimoine et industrie culturelle, sont là inextricablement associés, constituant une excellente opportunité de décrire la complexité des services, l'agencement des compétences et les conditions d'accueil de l'étranger.

La focalisation ethnographique sur la production culturelle, sur l'organisation des fêtes et sur les conflits avec l'Église est réapparue au fil de la discussion avec Patricia Brandão Couto, sur la *Festa de N.ª S.ª do Rosário*, dans le Minas Gerais. Le *batuque*, la danse, la mélodie et les défis dans lesquels s'engagent les *ternos de congado* et *moçambique* de ce « catholicisme noir » pratiqué en haut du fleuve São Francisco, occultent un combat souterrain. Un incident irait faire basculer l'ethnographe à un niveau alors insoup-

çonné de la fête, le mal-être provoqué par l'imprévu du déchaînement mystico-religieux dévoilerait les horizons de la recherche dans leur complexe, et inquiétante, dimension dramaturgique. Et la chorégraphie qui avait tant obsédé l'enquêtrice allait, également, se révéler pleinement comme rituel, c'est-à-dire, *dromenon* : « Une chose pour être faite, non pour être vue. » Maléfiques, *mandingas* et toutes sortes de sortilèges s'entrechoquaient, traversant le substrat des groupes de danse, tissant une espèce de guerre invisible, affectant indistinctement participants et spectateurs, mobilisant spécialistes, donnant forme à l'intrigante « politique d'un rituel non-politique ».

L'exposé de Carlos Eduardo Medawar portait sur le *Mercadão de Madureira* et, à partir de celui-ci, la construction de l'identité et les coûts de l'initiation aux cultes afro-brésiliens. Le prix des biens nécessaires aux rituels de la *feitura do santo* et leur inflation dans le commerce des articles religieux étaient au cœur de la discussion. Cependant, n'étant que peu à son aise pour traiter du sujet et insatisfait de la ligne des arguments, Isaac Joseph s'est contenté de faire des considérations sous une espèce de succession de questions qui, à chaque fois posées, troublaient de plus en plus le jeune ethnographe. Car en définitive, le prix de l'initiation était un indice de quoi ? Qui étaient les agents de cette valorisation ? Quelles instances en bénéficiaient ? Quelles implications sociologiques tirer du coût élevé de l'initiation ? Le *candomblé* - pondérât Isaac - n'occupait-il pas déjà une position sociale importante qui les justifiait ? Pourquoi la fabrique de l'identité ne s'achetait-elle pas ? Pour Isaac Joseph, le *candomblé* était, dans ce contexte de discussion, un bien symbolique comparable à n'importe quel autre ; c'est pour cela que les choses se valorisaient et les prix fluctuaient. Finalement, cela sautait aux yeux : - « Le *candomblé* est assurément une entité, un monde ; mais pas un monde à part ! »

Les observations de Mirian Alves de Souza au sujet du quartier du *Catumbi* et de ses habitants - considérés tant du point de vue de leurs différentes nationalités que de celui de leurs appartenances ethniques - offrirent l'occasion d'une stimulante discussion à propos des quartiers d'accueil des immigrés, un thème cher à la tradition des études urbaines. Il s'agissait de comprendre les formes à travers lesquelles des Açoriens, Portugais, Espagnols, Arméniens, Italiens et des gitans interagissaient et cohabitaient dans les espaces de sociabilité de ce quartier attenant à la zone portuaire. Le groupe des gitans avait été choisi en raison de son mode particulier d'insertion local pour révéler les vicissitudes de ce système de relations. En effet, ce groupe de tziganes occupait une véritable position institutionnelle au sein du pouvoir judiciaire carioca, défiant l'imagination du chercheur. Les gitans *calons* du *Catumbi* se transmettent de génération en génération les compétences et les prérogatives d'un métier, remontant à l'arrivée de la cour portugaise à Rio de Janeiro au début du XIX^e siècle, quand, investis comme huissiers (*oficiais de justiça*), ils commencèrent à se dédier scrupuleusement aux services du Palais Impérial. La « minorité ethnique » des gitans, en particulier du *Catumbi*, s'est appuyée sur cette ressource pour la convertir dans

un espace professionnel, sans pour autant se départir ni de son identité, ni des stéréotypes qui lui étaient traditionnellement associés.

Les commentaires d'Isaac Joseph sur chaque travail présenté cet après-midi-là furent soigneusement transcrits et circulent encore parmi les étudiants. À propos de cette remarquable rencontre, Paulo Thiago écrivait : « L'esprit brillant, la manière juste, les références bibliographiques pertinentes et l'humeur changeante... en discutant nos travaux anthropologiques, Isaac se promenait à travers toute une série de disciplines. C'était surtout, comme il se définissait lui-même, le philosophe qui était là, face à nous. Mais par-dessus tout un étranger curieux de la ville, et goûtant à travers nos récits des aspects de Rio et du Brésil qui ne figurent ni sur les cartes ni dans les guides touristiques. »

La Vila Mimosa et ses frontières

Le 23 juillet 2001, à l'occasion de sa dernière visite au Brésil, Isaac Joseph et Carole Saturno se rendirent à la *Vila Mimosa*, à l'heure de l'apéritif, en compagnie de Soraya Simões et de ses collègues. C'est sous la pluie qu'ils déambulèrent vers la *Praça da Bandeira* où, dans les rues avoisinantes, rue Sotero dos Reis et rue Ceará, se concentrent les maisons closes. Bien que le terme *vila* se rapporte au style de vie simple des voisinages paisibles des banlieues, le sociologue devait trouver là, paradoxalement, le contraire de cette bucolique représentation. Originaires de la zone du *Canal do Mangue*, déplacées de la *Cidade Nova*, en plein milieu de péripéties qui marquèrent la rénovation des alentours, les prostituées ont fini par s'établir, en 1996, à proximité de la dite place et de la station de chemin de fer *Leopoldina*. Les maisons traditionnelles de l'ancienne zone de prostitution furent totalement démolies pour laisser place à des constructions modernes, au profit des spéculateurs immobiliers et de la municipalité qui y installa un complexe de bâtiments de l'administration publique. L'épicentre en est le *Piranhão*, soit la Mairie de Rio (*Prefeitura Municipal*), dans une allusion piquante à la voracité carnivore - et métaphoriquement sexuelle - du poisson amazonien.

À l'arrivée, le geste trivial de qui reçoit les clients à la porte, dans une démonstration d'accueil et d'hospitalité, créa la première situation d'embaras entre les membres du petit cortège qui n'étaient pas habitués aux salamalecs de l'énorme vigile, faisant aussi office de concierge et réceptionniste. La gentillesse de cette grosse brute ouvrant les portes du taxi et souhaitant la bienvenue à ses passagers, ressemblait plus à une menaçante tentative d'attaque ou, qui sait, un enlèvement, si l'on se fie aux stéréotypes quotidiennement imprimés dans les journaux et affichés dans les kiosques, comme de vrais épouvantails urbains, dissuadant les passants de s'aventurer imprudemment dans la ville. La cordialité réitérée de la brute-tout-en-muscles devait effacer immédiatement l'équivoque de la situation quand, s'adressant à l'ethnographe, il le fit dans des termes d'un insolite et affectueux vocabulaire de l'intimité : - « Salut, ma petite ! » Les présentations faites, Soraya emmena les visiteurs à l'établissement de Fia. Vêtue d'une

chemise de nuit, comme d'habitude, la vieille prostituée reçut le groupe dans le salon de sa « maison », mettant à l'aise les visiteurs, et leur servant une bonne bière. Après avoir travaillé de nombreuses années pour des maquereaux et maquerelles, connaissant le métier et évaluant les opportunités, Fia décida d'ouvrir elle-même une « maison », exploitant ainsi sa propre affaire, transmettant à de nouvelles générations de jeunes, inexpérimentées et récemment arrivées à la *Vila* et à la « vie », ses précieuses connaissances et les règles du métier, acquises durant des années de labeur.

Vila Mimosa était le nom qui figurait sur le portail d'entrée d'un petit ensemble de demeures, maisons résidentielles, qui composaient architecturalement la région morale de la *Zona do Mangue*. Le processus de déplacement dénommé par euphémisme « rénovation urbaine », laisserait pourtant intact, comme une espèce de « témoignage » de l'ancienne *Cidade Nova*, ce pâté de maisons, précisément. Mais ce complexe, impertinent et indésirable voisinage, avec ses affaires bruyantes et scandaleuses, a fini par précipiter les choses. Le coup final des ultimes démolitions n'a pas tardé, provoquant la dispersion forcée des habitants de cette véritable « scène », au sens théâtral, de la prostitution carioca, éparpillant les prostituées, souteneurs, mères maquereaux, tenanciers, *malandros* et *capoeiras*, voyous et voleurs à travers les autres quartiers de la ville, les contaminant de l'impureté morale de la corruption des corps et désorientant les habitués, touristes, clients passionnés, onanistes, exhibitionnistes et voyeurs. L'intelligence sociologique des bas-fonds surprend souvent les « entrepreneurs de morale » et les classes moyennes bien rangées. La décision de rester réunis, la création d'une association et la mobilisation des filles de joie a fini par couronner de succès leur choix de s'installer aux alentours de la vieille station ferroviaire de *Leopoldina*. Grâce à l'argent des indemnités arrachées aux pouvoirs publics, non sans de pénibles négociations, ils acquirent l'espace couvert d'une friche industrielle de 2 500 m².

L'aménagement de l'espace a été conçu de façon à recréer l'ambiance d'une rue. Mais pas n'importe quelle rue, une rue à la fois passante et commerçante, dans l'enfilade des maisons orientées vers le passage. Avec son extravagante combinaison de couleurs et de matériaux, l'architecture *kitsch* de cette insolite avenue forme une espèce de galerie benjaminienne de tableaux vivants, pour l'enchantement de ses habitués les plus exigeants. Le flux de circulation ainsi dessiné et la flânerie facilitée, la clientèle peut accéder à ses préférences, examiner et passer en revue les offres alléchantes et voluptueuses de chacune des quarante-cinq maisons, réaliser le bon choix. Le succès de la nouvelle *Vila Mimosa*, désormais une espèce de nom-fantaisie, référence à la fois au passé et récréation post-moderne, griffe, marque propre, allait vite se faire connaître bien au-delà de la circonscription limitée du voisinage où elle s'était installée. L'entreprise collective menée par les « professionnelles du sexe », au début violemment rejetée par les familles et les pudiques habitants des lieux, allait pourtant changer de façon radicale la vie, l'économie et le commerce de proximité du vieux et décadent quartier des environs de la *Praça da Bandeira*. Salons de beauté, confections de

lingerie, parfumeries, bijouteries et crèches ont commencé à fleurir alentour. La prostitution a redonné vie au quartier.

La conversation animée dans la maison de Fia, une des premières à être venue s'installer à la nouvelle adresse, avait bien avancé, offrant l'occasion d'une première présentation de son enquête de terrain par Soraya. Il était du reste nécessaire de rendre compte de l'avancement du travail à celle qui, bénévolement, accueillait sur place l'ethnographe lors de ses nombreuses autres visites de terrain. Pendant qu'elles bavardaient, de vieilles prostituées habillées sommairement se mélangeaient aux jeunes filles en serviettes qui faisaient leur toilette de façon étudiée, laissant entrouverte la porte de la salle de bains. D'autres guettaient par la fenêtre, croisant des regards, attendant les clients qui n'arriveraient, plus nombreux, que plus tard. Parfois, une des « filles » gravissait les marches qui ostensiblement conduisaient le client au « gynécée » des modestes chambres. Dans les rues et dans les bars, le va-et-vient des femmes dans de minuscules shorts et bikinis sensuels était accompagné par une atmosphère « ringarde » de *dance* américaine, jaillissant des baffles, volume à fond, dans chacune des maisons, créant un brouhaha, une sonorité confuse pour les oreilles les plus sensibles.

Au grand étonnement d'Isaac Joseph, le groupe de jeunes anthropologues considérait avec un naturel irritant cette visite au bordel. Lui, au contraire, restait sur ses gardes, en alerte à tout ce qui se passait dans ce bas-fond. Il n'influa pas sur le cours des interactions, ni ne pesa sur la volonté du groupe, mais plus tard il révélerait sa surprise devant ce qui lui avait paru une excessive banalisation de l'expérience. Si la familiarisation et la naturalisation du terrain sont en quelque sorte requis pour comprendre de l'intérieur comment les choses sont vécues par les membres eux-mêmes, l'excès d'acclimatation risquait à ses yeux d'exclure du champ d'observation une série de problèmes qu'il trouvait importants et qui de ce fait, craignait-il, ne seraient jamais décrits. Qui va à la *Vila Mimosa*, centre d'un type spécifique du marché du sexe, ne va pas simplement faire du tourisme. Ce n'est pas un lieu de balade désintéressée. En définitive, « de quel côté sommes-nous ? », s'enquit-il, à la façon de Howard Becker. Du point de vue indigène, la scène attirait l'attention. Un étranger dans la cinquantaine, trahi par son accent et accompagné d'aimables jeunes personnes : cela faisait tache dans le décor. Isaac était sûr que l'excentrique groupe était ostensiblement observé, et cette sensation de vulnérabilité, produite par l'objectivation de l'observateur, fragilisé par l'insistance des regards plus qu'intéressés, avides de lui soutirer quelques dollars ou euros, lui était très désagréable.

Tous se souviennent de son malaise ce soir-là, déjà ressenti par ailleurs, lorsqu'il passait dans des lieux où il « ne se sentait pas à sa place », avec la difficulté de donner sens à la pauvreté et à l'insécurité. Tous se souviennent de son embarras, du sentiment d'être déplacé de qui pénètre un territoire où il n'a pas été convié, dont il ignore les codes, et où il craint de gêner. Contrairement à ce qu'avait espéré Isaac, pressé de sortir de là et d'aller directement à un petit bar de la Lapa, le groupe parcourut une dernière fois toute l'insolite galerie en forme de « U », avant de quitter la *Vila Mimosa*. À

la sortie, les policiers de la brigade des stupéfiants, armés jusqu'aux dents, qui peu de temps auparavant avaient fait sursauter les nouveaux arrivants, avaient disparu. Le proverbial *gentleman*, en manches de chemise, était toujours là, lui - gardien des frontières sur qui repose la responsabilité de se débarrasser des visiteurs avec une élégante fermeté. Il trouva rapidement deux taxis pour la collègue anthropologue et ses amis, non sans avoir fait auparavant quelques petites remarques à propos de son absence récente. Face à la scène, Isaac suggéra à Soraya de traiter le serviable vigile comme un témoin privilégié, remarquant à quel point l'organisation spatiale de la Vila paraissait un « fort défensif ».

De retour à la *Lapa*, installé à une des confortables tables du traditionnel bar *Cosmopolita*, Isaac revint sur la visite. Et, se retournant vers Soraya, il l'embrassa tendrement et de façon inattendue, en la félicitant pour son courage. Avec ce compliment, il prétendait beaucoup plus qu'une délicate gratitude. Ce n'est que plus tard, au fil de la conversation, que l'attention de l'étudiante se tournerait vers la transposition dangereuse des frontières et vers les implications qui découlent du maniement adéquat et pertinent du métier, dans l'art complexe de la navigation sociale. Cela procurerait en même temps une réflexion sur les attitudes des néophytes sur le terrain, marquées par l'« enchantement participatif », cette espèce de « maladie infantile de l'ethnologue », selon Mello, son collègue brésilien. Il ne s'agissait pas de courage, encore moins de naïveté, mais au contraire d'un certain style de cognition urbaine, d'une attitude blasée, acquise et intériorisée très tôt par l'habitant des grandes villes. Peut-être pour cela même, traduite en réifications et insensibilités difficilement explicités, à l'occasion de la fréquentation des différentes « régions morales » des métropoles.

Le *Cosmopolita* fut un des nombreux bars et restaurants que Paulo Thiago, compagnon de promenade du couple, présenta à Isaac Joseph : « Je les ai emmenés à des bistrot traditionnels de la ville, où lui et Carole purent savourer un petit échantillon de la gastronomie carioca, résultant de la rencontre de divers groupes de migrants et d'étrangers qui, à Rio, gagna sa forme définitive, se transformant en plats typiques locaux. Ils purent également fréquenter les ambiances de ces maisons spéciales à l'architecture singulière, en profitant de l'atmosphère bohème de cette métropole sud-américaine du littoral. »

L'étranger « du dedans »

Dans ses *Reminiscências Líricas de um Perfeito Carioca*, le peintre moderniste Di Cavalcanti, ami de Picasso et de Braque, immergé dans le paysage urbain de la ville qu'il aimait tant et qu'il dépeignait dans ses toiles, éparpillées dans les salons et galeries des grandes métropoles, invitant l'étranger à parcourir les rues de la *Lapa*, les maisons du quartier de *Santa Teresa* et les plages de l'île de *Paqueta*, déclarait : « Rio de Janeiro possède des éléments desquels personne ne peut se détacher [...]. N'importe quel étranger devient vite *carioca*. Rio de Janeiro exerce le miracle de l'espérance et tous ceux qui

vivent ici ressuscitent à chaque heure, en sentant dans la bouche le goût salé d'un nouveau baptême. »

Ainsi eut lieu l'appropriation et le sacre d'Isaac Joseph, pleinement adopté par la ville durant une matinée ensoleillée à la pointe de la plage d'*Arpoador*. Il fut propulsé lors d'une rapide baignade en mer dans une expérience radicale qui le marquerait définitivement - un véritable rite d'agrégation à la vie vertigineuse de la métropole, duquel n'était pas absente la surprise, la subite conscience de soi et la vulnérabilité suscitée par un subtil et anonyme geste dont les coûts et les conséquences étaient inattendues. Inattendues, parce que de tous ses voyages au Brésil, ce fut le seul moment où il fut confronté au *furto* (vol), ce fantasme urbain de l'*aphânis*, mot difficile à traduire, et pourtant décliné, sans aucune cérémonie, dans le répertoire des pratiques banalisées par l'expérience quotidienne d'hommes et de femmes, vieillards et enfants dans le va-et-vient des grandes métropoles du monde entier, que ce soit dans le(s) Marais, dans le métro parisien, dans les faubourgs du Caire ou sur les sables glamourieux et cosmopolites d'*Ipanema*. Le tribut payé à cette occasion au *malin génie* de la ville, ce *trickster* insolent, rituel de cet authentique « art de la disparition », fut une prosaïque montre *EternaMatic*, qui avait une valeur sentimentale, sans doute, mais qui fut perdue en quelques secondes de négligence momentanées. Le « baptême du feu » du sociologue !

Cependant, Isaac expérimenta le furtif incident comme un complice, le dissimulant avec un naturel étudié et efficace, sans se vanter ou sans avoir de ressentiment, comme si, ainsi, il voulait rétribuer et préserver la propre discrétion de l'acte furtif, maintenant dans la pénombre, et loin de l'intervention de n'importe quelle procédure d'une instance hétéronome, le *genius loci* de la ville qui, fraternellement, l'avait accueilli à bras ouverts. Peut-être fut-ce son plus grand et dernier enseignement, sa plus grande leçon d'urbanité. En elle, était gravée en filigrane toute la simplicité des rites d'hospitalité et de réciprocité, preuve de sa subtile compétence citadine et de son adhésion aux us et coutumes, *habito* et *diligo* du lieu et de ses gens.

Le 10 février 2004, nous avons tous perdu un grand et passionnant collègue et ami : un grand mec, quoi ! Et nous avons tous eu de la chance d'être à ses côtés, ici ou là-bas. Il nous a tous réunis ! Il a parlé de chacun de nous à chacun de nous. Et de nous tous à tous ceux qu'il croisait sur sa route pour les convaincre d'aller ensemble se rejoindre un jour, ici ou là-bas. Il aimait beaucoup et passionnément ses collègues, ses amis et amies, comme il aimait la vie et la ville. Il nous a tous invités à « prendre place ». Isaac nous a légué un réseau de relations, des récits de voyage. Il a accru nos chances d'engagement conversationnel. Il nous a « empêtrés dans des histoires » et d'une certaine manière, c'est sa mémoire, la mémoire de notre ami, qui nous permet de nous rappeler un peu de nous-mêmes.